

Le Monde

6 Histoire d'un livre

Le Monde
Vendredi 14 juin 2013

Yan Morvan fait bandes à part

«Gangs Story» rassemble tous les groupes photographiés par le journaliste depuis les années 1970, des rockeurs aux bikeurs, des gauchistes aux skinheads néonazis

ABEL MESTRE

Veste kaki, barbe de trois jours et allure de batou-déur. En voyant Yan Morvan descendre de son scooter pour entrer dans une brasserie parisienne, on pourrait croire qu'il revient d'une zone de guerre. Et, en effet, le photographe couvrait encore très récemment la guerre en Ukraine, du côté russe. Il est à Paris pour assurer la promotion de son livre Gangs Story. Deux cent vingt photos retraçant près d'un demi-siècle d'histoire des bandes, la plupart françaises, réunies dans un beau livre de presque trois cents pages. Les clichés sont accompagnés de textes de Kizo. Ce dernier, originaire de la Grande-Borne, à Grigny (Bonneuil), a notamment réalisé, en 2012, le documentaire Gangs Story II et aussi autre.

Morvan est ravi. Ravi que ses photos sortent enfin dans un opus avec de belles pages en papier glacé son livre avait, en effet, été retiré des librairies en 2013 parce qu'une personne y figurant ne souhaitait pas voir ainsi rapé son passé de délinquant. Ravi aussi de pouvoir revenir sur ce qu'il appelle un travail sociologique au long cours, dont les marginaux, les oubliés, les inféquentables sont le sujet. Ravi, enfin, d'expliquer la démarche qui a occupé une bonne partie de sa vie. «Mon premier reportage photo, c'était en 1973 à Nice, dans un bidonville où il n'y avait que des Maghrébins», dit-il, expliquant la genèse de son travail. À l'époque, Yan Morvan est étudiant en fac de sciences et traine dans les milieux gauchistes, entre auto-



En 1988, des élèves de son lycée se regroupent et forment un groupe de rockeurs, chasseurs de skinheads noirs. (Y. MORVAN)

cinéma. Ce sont les rockeurs, que l'on retrouve dans les premiers pages de Gangs Story. On y découvre également une autre délinquance de la culture américaine, les bikers. Adhérents des «toys B» pour «belle, fière et baston», ceux-ci perchent violemment à l'extrême droite et sont adeptes de la provocation. Les croix gammées et les saluts braus tendus sont nombreux, comme on le voit sur les clichés pris dans leur intimité, preuve de la confiance qu'a su gagner Yan Morvan.

Ces premiers pas dans les bandes sont interrompus par les reportages de guerre du photographe, qui commence à travailler, en 1978, pour Paris Match, Le Figaro magazine et de prestigieuses agences photo comme Gamma ou Sipa. «Je reviens à Paris en 1986, et on me dit que je suis trop vieux, on me fait faire des sujets marginaux», explique aujourd'hui Morvan. «À l'époque, il avait 32 ans. Je ne veux pas continuer et je me remet à aux gangs». D'abord sur les bandes d'extrême droite radicale, notamment les skinheads néonazis, puis sur leurs antagonistes, les bandes de «chasseurs» de skins qui répondaient aux deux noms de Requins violets, Black Dragons, Red Warriors ou Dirty boys. C'est là le cœur de Gangs Story, cette description d'une contre-culture, d'un monde parallèle où se jouent une «guerre» méconstruite, celle des marges politiques.

Dans les dizaines de clichés pris durant ces affrontements, on découvre les uniformes, les «couleurs» que les militants devaient revêtir – un peu comme dans le film Les Guerriers de la nuit (1978), de Walter Hill. On y croise un jeune Serge Ayoub, chef des skinheads néonazis parisiens. A l'autre bout du spectre politique, un personnage mystérieux et fascinant. Yves dit «Le Vent», surnom donné pour sa capacité à disparaître avant de réapparaître comme un fantôme. Morvan est le seul à avoir capturé des images de cet immigré haïtien, adepte des arts martiaux et leader des Black Dragons, une bande de Nanterre qui traquait les néonazis dans les rues de Paris, au début des années 1990.

Le photographe raconte également l'éclatement du hip-hop à la même époque. On aperçoit ainsi les tout jeunes Kool Shen et Joey

Starr du Suprême NTM et les membres du Ministère AMÉRI, Stormy Buggy, Des Goyons, Passi et Kenzo où encore Sébastien Strausz, l'une des toutes premières rappeuses. Mais la vraie surprise du livre arrive quelques dizaines de pages plus loin avec le passage sur les squats parisiens. Sur plusieurs photos figure Guy Georges, le «cœur de l'État parisien» était gardien de plusieurs bâtiments occupés, comme rue Didot dans le 14^e arrondissement de Paris, ou rue Saint-Sauveur, dans le 2^e. On le voit mangeant un kebap ou posant avec de fausses kalachikovs.

Le livre s'achève par une partie intitulée «Sex, drug et money». Au programme : entraînements de boxe, barbecue et concours de «pull and push», soit la musculation avec du mobilier urbain comme équipement. Mais aussi quelques scènes de deal de drogue. «Aujourd'hui, c'est l'argent qui est la seule motivation, se dit Yan Morvan. Toute la culture est américaine, on est devenu dans les cités, il s'est soumise à une pression économique permanente. Pour s'en sortir, il devient flow in venturé. Certains basculent dans la drogue, d'autres essaient de créer quelque chose». Le photographe poursuit : «Il y a toujours eu des marginaux. Le bon vieux temps n'était pas. On est dans un roman à la Philip K. Dick, une dystopie où il n'y a plus de police, où les gens errent, où les tribus se reconstruisent et où les sociétés des années 1960 sont brisées». Gangs Story en raconte les prémices.

«Annie 1990, les affrontements entre gangs ne s'arrêtaient pas en raison d'un quelconque «cesser-le-feu» officiel. Loin de là, il s'agit plutôt d'un mouvement de repli. Comme dans l'ensemble de la société, l'argent devient la principale motivation des jeunes, la valeur ultime. Et surtout l'argent rapide et facile. Ils suivent en cela l'exemple de certains de leurs aînés. Quelques membres des Requins juraient en effet déjà servir dans le business. Alors quelques uns sont tout simplement devenus les acteurs d'une économie souterraine se résumant en trois mots : territoire, drogue et argent. Le contrôle des territoires est primordial pour assurer le développement du trafic. Mais tous les jeunes ne vont pas au business. On quitte encore bien souvent le gang pour cela. Le trafic a besoin de description et les gangs commencent à être trop connus des forces de l'ordre».

GANGS STORY, de Yan Morvan (photos) et Kizo (texte), La Manufacture de livres, 201p., 55 €

Les cercles de l'enfer

Enquête, confidence et hommage tout à la fois, *La Route de Suwon* se déploie avec la liberté d'écrivain qui peut surgir des vapeurs de l'alcool. Au cœur d'une nuit scandée par les verres de whisky, un homme livre par bribes ce qu'il a compris de l'histoire de ses grands-parents. Héros de la Résistance, homme de valeurs et de convictions, mari aimant, Guy Mallon quitte subitement sa famille pour s'engager comme volontaire, en 1950, lors de la guerre de Corée. Six mois après son retour chargé de médailles, il part de nouveau pour l'Indochine, dont il ne revient pas. Ignorant les hypothèses comme on passerait d'un cercle de l'enfer à un autre, le narrateur d'Elle Tresse envisage progressivement l'héroïsme comme le revers d'un sentiment de culpabilité irrémédiable. Certains hommes semblent avoir la guerre pour «seconde nature», se dit-il, elle constitue l'évidence de leur présence au monde. Et de leur désespérance. ■ FLORENCE NOUVELLE

Lacunes d'idolomes

C'est la plus exemplaire des écrivains japonais. A 22 ans, en 1982, la Tokyoite Yoko Tawada a décidé de vivre en Allemagne; elle publie depuis lors en japonais ou en allemand, selon les sujets. L'un de ses préférés, l'époque comparée des langues et des cultures, qu'elle pratiquait déjà dans son magnifique *Annuel* des jours tromblants (Ovadia, 2012, 19,90 €) où nous ferons de courts poèmes espérances sur les cas, les genres, les dérivations, les singularités et les pluriels des lacunes de chaque langue. «En japonais (les langues sont faites de mots)», comme des circonstances prudentes de la langue natale. «En japonais, je l'ai aimé» se dit «Inatashi wa unata no nabi doro». «Ce qui, traduit mot à mot, donne: «En ce qui me concerne, tu es décevable». ■ FLORENCE NOUVELLE

«Avec le grammairien allemand, il est arrivé à Yoko Tawada, traductrice de l'allemand par Bernard Besson, La Courbe Allée, 56p., 11 €

Destins croisés

La splendeur des étendues enneigées et des glaciers impitoyables a trouvé son chanteur: Peter Geyr, qui raconte, dans un roman ambitieux, deux existences situées à plus d'un siècle de distance. Côté contemporain, Greta, une Américaine du Minnesota qui émerge du désert aride d'un mariage en bout de course et reploque dans ses racines lors d'une excursion au petit port norvégien de Hummerfest. Côté ancestral, l'aventure héroïque de son aïeul, Odd Einar Eide, qui survécut, seul, plusieurs semaines sur un glacier en 1897. Au combat intime de Greta, qui réinvente son existence, répond l'épopée de son ancêtre, qui échappe à la solitude et aux attaques d'un ouragan. Installant tranquillement son récit dans une temporalité lente qui épouse la monotonie hivernale, Geyr tisse ensemble ces destins, fait subtilement résonner deux expériences de survie à travers les bureaux, du brouillard et la glace. ■ ADRIENNE BOUTANG

«Au nord du Nord», traduit de l'anglais (Danemark) par Isabelle Mehl, Bivouac, 216p., 21 €

Ces premiers pas dans les bandes sont interrompus par les reportages de guerre du photographe, qui commence à travailler en 1978, notamment pour «Paris Match»

només et maîtres de la Gauche post-fartherne. Ces derniers interviennent dans les bidonvilles pour «conscientiser» les maîtres immigrés et les amener à la lutte des classes. Ce reportage est une sorte de dédicace pour le photographe. Il poursuit: «Je m'intéresse alors aux jeunes, aux blousés noirs, qui sont les fils des premiers immigrants du Maghreb».

Une France des oubliés

C'EST LA FOS EN VOYAGE DANS LE TEMPS et dans les marges de la société. Au travers de 220 clichés qui courent des années 1970 à nos jours, Yan Morvan et Kizo retracent l'histoire encore largement ignorée des bandes de marginaux. Divisé en quatre parties et suivant une trame chronologique, ce très beau livre est rythmé par les textes de Kizo recontextualisant chaque époque et les photos de Morvan qui leur donnent de la chair. Le livre commence par la fin des «trêve

glorieuses», l'arrivée des immigrants venus du Maghreb ou d'Afrique subsaharienne, puis se poursuit au long des années 1980 et 1990, qui voient l'apparition et la mise en circulation du hip-hop (laissé bien à travers la musique, avec le rap, qu'avec le graffiti ou la danse), véritable ciment d'une jeunesse dont les références et les repères viennent des États-Unis. Enfin, la dernière partie se concentre sur le début des années 2000. Le choix de suivre le cours du temps a un avantage: celui de voir, concrètement, la désintégration des quartiers populaires et leur abandon. Morvan assume l'aspect sociologique de son

travail de photographe. Il ne juge pas, il rencontre tout le monde pour photographier tous les aspects d'une société qui se fracture de plus en plus. On redécouvre dans les rockeurs, les bikers, mais aussi les squatters et les bandes de cité d'aujourd'hui. Parfois politiques – comme avec les skinheads anonymes et impersonnels, des pauvres, du sous-prolétariat. ■ A.M.E.

GANGS STORY, de Yan Morvan (photos) et Kizo (texte), La Manufacture de livres, 201p., 55 €